

vous avez dit ...

pédagogie

L'INEVITABLE

AGRESSIVITE

Silvio Fanti

**n° 18
juin 1990**

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL

**SÉMINAIRE DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION
2, quai Robert-Comtesse 2000 Neuchâtel
Tél. (038) 21.31.81**

VOUS AVEZ DIT...

PEDAGOGIE

L'INEVITABLE

AGRESSIVITE

Silvio Fanti

n° 18
juin 1990

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL

SEMINAIRE DES SCIENCES DE L'EDUCATION
Espace Louis-Agassiz 2000 Neuchâtel
tél. (038) 21 31 81

En guise de préface...

«Autorité» et «agressivité»

C'est avec un plaisir particulier que notre revue interne accueille dans ses pages le micropsychanalyste de renommée mondiale Silvio Fanti. Et, comme cette réputation internationale est probablement aussi grande qu'est parfois ambiguë la renommée locale de l'homme, on comprendra qu'on veuille par ce numéro de **«Vous avez dit... pédagogie»** attirer l'attention des Neuchâtelois, et si possible des Romands, sur une personnalité et sur la micropsychanalyse, l'une et l'autre étant assurément plus connues en Allemagne, Espagne, France, Italie ou Japon qu'en Suisse.

Les lecteurs intéressés par la micropsychanalyse et par Silvio Fanti trouveront une courte biographie-bibliographie de celui-ci en annexe à cette présentation sommaire; ils approfondiront leurs connaissances en lisant ses livres ou en le consultant directement, à Couvet. Ces circonstances permettent de se suffire d'une courte introduction, dans laquelle nous nous bornerons:

1) à expliquer brièvement les conditions dans lesquelles Silvio Fanti vint prononcer à l'Université de Neuchâtel une conférence sur **«L'agressivité»**. Pour la première fois en février 1990, l'Université de Neuchâtel, après tant d'autres et sans doute un peu tard, l'honorait;

2) à préciser ensuite, succinctement aussi et surtout en citant Fanti, que, si l'invitation s'adressait au personnage, elle concernait plus encore ses orientations conceptuelles. Or celles-ci étant si diversement appréciées qu'on voit certains garantir leur extrême richesse et d'autres certifier leur inutilité (sinon leur nocivité), nous voudrions par cette présentation, suffisamment brève pour être lue plus abondamment qu'un gros livre, amener le lecteur à mettre momentanément entre parenthèses tout jugement péremptoire, d'engouement ou rejet, sur la micropsychanalyse (et aussi la psychanalyse). Rumeurs et discours ambiants, ou amours et répulsions, permettent mal de se doter d'une vision intégrée de l'être humain, c'est-à-dire d'une appréhension suffisamment élaborée de celui-ci pour que toute variable y ait droit de cité. Peut-être le porteur d'un regard plus neutre trouvera-t-il alors là matière à décider de lire Fanti...

L'invitation émanait du Séminaire des Sciences de l'éducation. En effet, celui-ci organise un séminaire (travaux de groupes) dont les deux règles impératives (d'une part un changement annuel de concept, d'autre part l'obligation d'étudier le thème retenu sur le terrain, après l'avoir étudié dans les livres) impliquent de contacter divers spécialistes capables, en décrivant leur pratique, d'évoquer comment ce concept la rencontre.

En 1989-90 le thème retenu fut celui de «**L'autorité**». Il s'agissait de l'approfondir à travers ses approches et composantes et d'observer son retentissement dans diverses institutions, notamment de formation d'adultes. Les manières d'aborder le phénomène de l'autorité se révélèrent si nombreuses que nous décidâmes d'organiser une journée durant laquelle divers spécialistes pourraient présenter aux étudiants leurs approches privilégiées (la journée eut lieu le 27 février 1990, fut ouverte à tous et près de 200 personnes la fréquentèrent, ce qui montre l'importance de la notion aux yeux de nombreux publics).

La présentation écrite de la rencontre précisait que le thème de l'autorité serait vu à travers les lunettes du sociologue, du psychosociologue, du pédagogue et du psychanalyste. Et il est de fait que les perspectives que privilégiaient nos divers conférenciers, comme le montre l'illustration ci-contre, furent largement différentes les unes des autres et allèrent comme prévu des dimensions les plus «**macrosociologiques**» aux aspects les plus «**micropsychologiques**», et psychanalytiques. C'est d'ailleurs par cette diversité que nous voulions caractériser - et enrichir - la journée, cet objectif étant parfaitement atteint et perçu par les étudiants.

Le présent «**Vous avez dit... pédagogie**» contient la conférence faite par Silvio Fanti et intitulée **L'inévitable agressivité** (des parutions ultérieures de ces cahiers contiendront d'autres élucidations). Si, face au thème de l'autorité, le micropsychanalyste réagit en évoquant la notion d'agressivité, c'est parce qu'à ses yeux les relations humaines à l'instant **t** sont inéluctablement modelées par les relations les plus archaïques, les plus fondatrices de la personne; même s'il "est difficile d'admettre que le passé est aujourd'hui, que le temps n'existe que dans notre imagination" (**Confidences...**, p. 66), celles-là récapitulent celles-ci, les contiennent, en tout instant les disent.

Or, ces constructions anciennes et enfouies, comment se manifestent-elles au micropsychanalyste à l'écoute de son analysant? Par une "haine généralisée, sous-jacente, de tous contre tout et contre rien et le besoin, je dirai l'exigence

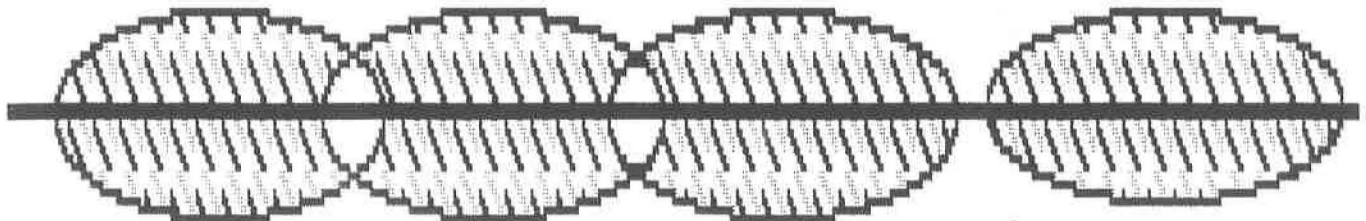
Pouvoir et autorité: structures familiales et institutionnelles

M. ROUSSON

F. PETIT

PH. POUSSIÈRE

S. FANTI



POLE
SOCIAL



POLE
PSYCHOLOGIQUE

SEMINAIRE DES SCIENCES
DE L'EDUCATION

NEUCHÂTEL 25-2-1990

de vengeance. Très souvent dirigée contre soi-même sous des formes allant de la fréquente névrose d'échec au suicide patent ou camouflé, elle peut l'être aussi contre autrui." (**Jusqu'ou aimer...**, p. 10).

Plutôt que de violemment rejeter cette violence, mieux vaut tranquillement étudier **L'homme en micropsychanalyse**, livre dans lequel Fanti synthétise l'ensemble de son expérience de praticien, la théorise plus qu'ailleurs et dans lequel sont décrits tous les conflits que rencontre chaque être humain, de sa conception à sa mort; ces conflits résument une bonne part de l'existence humaine pour le micropsychanalyste. "L'enfant s'aguerrit au cours des guerres utérine et infantile, et la guerre adulte ne tardera pas. Tantôt aimé puis délaissé, tantôt vainqueur puis vaincu, il acquiert son pattern psychobiologique qui se résume en un mot: la révolte, larvée ou non. C'est ainsi qu'il commence sa carrière d'homme. Définitivement et irrémédiablement seul comme à sa naissance. Sur ses gardes, selon ce dont il est fait et d'où il vient. Avec un certain goût de la mort à laquelle, de justesse, il a échappé. Et très bientôt et à son tour, il saura en user, de ce goût de la mort." (**L'homme...**, p. 196).

C'est dans ce contexte que s'établit toute relation, qu'il s'agisse d'une relation «d'autorité», «d'amour», «de travail», etc. Si le passé de l'individu forge définitivement son présent, et s'il n'existe d'ailleurs pas de différence notable dans l'inconscient entre l'un et l'autre, c'est par l'irrépressible et perpétuelle présence active de cette haine archaïque, à jamais gravée dans l'être humain et dont l'analyse livre un début de description à son porteur, haine susceptible de se tourner vers tout objet lui en permettant expression, finalement vers tout. "La personne que l'adulte prend comme objet ou comme cible de son agressivité n'est en réalité que très rarement celle qu'il vise inconsciemment: il ne s'agit que d'un déplacement d'objet, la personne réellement visée relevant en fait de souvenirs intra-utérins et de la toute première enfance." (**Jusqu'ou aimer...**, p. 11).

Les spectateurs ayant estimé que les propos de Fanti sur l'agressivité «court-circuitaient» le thème de l'autorité comprendront alors pourquoi la notion d'autorité peut paraître, sinon inintéressante, du moins secondaire au micropsychanalyste. C'est que toute expression de celle-ci résulte d'une relation fondamentalement structurée par celle-là et qu'étudier l'autorité revient à se pencher sur une appellation relationnelle particulière, alors que tout dans la relation est fondé par l'agressivité. On court par là le risque de doter la notion d'autorité d'un poids superflu, ou plus important que nécessaire.

Il est compréhensible qu'on puisse être choqué par certains

des débats de Fanti sur l'agressivité. Les refuser pour inconvenance (bien consciente...) est une réponse sommaire, d'autant que ces débats viennent en droite ligne du divan. On voit en effet mal qu'une expérience de plusieurs décennies développée dans l'écoute d'analysants entraîne un discours insensé, qui relèverait du hasard ou d'une fantaisie perverse et de rien d'autre. C'est «L'américain», et non notre micropsychanalyste, qui explique: "Chaque jour, dans le monde, 150 millions d'hommes et de femmes font l'amour à la sauvette et un milliard de dollars sont brûlés en armement. Je mets ces deux points ensemble et j'en conclus que je vis en un milieu de rut et de meurtre dont la tension est constante." (**Contre le mariage**, p. 156). Ce que révèle un tel rapprochement, c'est un fonctionnement psychologique, et c'est ce fonctionnement qui pousse Fanti à écrire que "ceux qui parlent de guerre ou de paix ne savent pas l'abécédaire de leur esprit", que "la guerre est le lot de l'homme, (...) que la guerre est normale, comme elle l'a toujours été..." (**Après avoir...**, p. 78).

Quant au goût marqué pour la provocation que contiendraient certaines phrases (comme c'est celle-ci: "Celui qui n'a pas tué est un meurtrier en sursis". **L'homme...**, p. 200), on peut tout aussi bien l'envisager sous l'angle du refus de toute concession édulcorante que sous celui de la provocation. On s'étonnera simplement de la fréquente propension de certains à «choisir» la deuxième alternative...

Reste évidemment à savoir si "les psychanalystes sont les seuls hommes, dans notre monde vivant de l'illusion de savoir quelque chose, à savoir quelque chose." (**Après avoir...**, p. 38). Personne n'est habilité, pas plus le psychanalyste que quiconque, à trancher; mais chacun considèrera que l'atteinte par A d'un palier mental de vérité (que cette personne considère tel) ne concerne B que dans la mesure où, d'une part, A entendrait imposer à B de parcourir un chemin identique au sien et où, d'autre part, B déciderait à son tour d'entamer un parcours de ce type. D'un côté de l'influence, à la limite du terrorisme intellectuel. De l'autre la possibilité d'un échange (éventuel au demeurant) et une quête. Inutile d'insister: chacun voit que pas plus le micropsychanalyste que le psychanalyste ou tout autre thérapeute n'ont à faire preuve d'intimidation, ou «d'autorité».

Silvio Fanti n'en fait pas preuve et, à notre sens, ne saurait le faire puisque le contenu même de son approche de l'agressivité l'exclut. C'est en ce sens qu'il est permis d'affirmer aux opposants et réticents qu'il ne les menace pas... Dès lors, à qui veut et peut le lire, il rappelle, en notre époque que caractérise une floraison, au sein des sciences humaines et sociales ou à leur proximité, de tentatives thérapeutiques nombreuses et renouvelées qui pour

la plupart gomme, ou tentent de gommer, ou déguisent, ou travestissent singulièrement l'inconscient, il rappelle, donc, l'existence de l'inconscient; que celui-ci, par bien des aspects, englobe dans ses fondements conceptuels l'inconscient freudien, et qu'ainsi il le déborde considérablement, c'est certain; ce n'est pas le lieu d'en parler. **A nos yeux, c'est fondamentalement ce rappel qui importe.** Que d'aucuns n'y voient que réapparition d'un empêcheur de tourner en rond, ce n'est pas nouveau: ils appartiennent à une espèce séculaire dont on dirait qu'elle s'entête à choisir ses ennemis là où il n'y en a pas, à cristalliser dans la partie émergée de l'iceberg les «problèmes» inhérents aux profondeurs. Pour d'autres, d'une certaine manière, le rappel est superflu; mais il ne serait toutefois pas superflu qu'ils approfondissent les prolongements conceptuels que leur offre la micropsychanalyse.

A force de devenir important, l'un de ces prolongements, on le sait, est devenu le coeur de la micropsychanalyse. C'est la notion de vide. Si pour finir nous la mentionnons, c'est pour citer encore Fanti quand il montre combien ce vide, dont la prise de conscience dans un premier temps peut engendrer le désespoir, constitue en même temps une base commune possible d'accord pour une humanité faisant enfin face à ses problèmes.

Désespoir car il est vrai qu'après la perte copernicienne (nous ne sommes plus le centre du monde) et la perte freudienne (nous ne sommes plus le centre de notre monde), le fait que nous ne soyons «que» vide risque d'abord de laisser pantelant l'analysé autant que le profane. A preuve cette question posée finalement au conférencier pour lui demander s'il voyait, par delà cette «pan-agressivité» telle qu'il venait de la décrire, un espoir. Fanti répondit en terme de «base de réflexion commune à toute l'humanité»:

"Cette jungle et ce marasme proviennent du fait, expliqua-t-il, que nous n'avons aucun dénominateur commun [entre individus]. Si la donnée du vide pouvait petit à petit s'imposer comme facteur commun définitif (...), alors je pense [qu'un espoir serait permis]. Un espoir social, d'abord, au niveau par exemple d'une plus grande acceptation entre hommes et femmes, par exemple au niveau du racisme. Et un espoir individuel ensuite, dont témoigne la sérénité des micropsychanalysés devant la mort. Si bien, conclut-il, que cette donnée du vide, qui au fond ne fait que naître, constituera la civilisation de l'avenir, qui sera planétaire; sinon toutes les questions que l'on peut se poser n'auront aucune solution".

Libre à ceux qui le souhaitent absolument de voir là un cul-de-sac. Mais on peut leur demander d'argumenter un peu leur point de vue, de livrer leur projet personnel et de l'opposer/comparer à celui de Fanti.

Pierre Marc

BIOGRAPHIE

Silvio Fanti, né en 1919 à Neuchâtel, demeure à Couvet (Suisse). Médecin de l'Université de Zürich, docteur en psychiatrie de l'Université de Vienne et docteur en gynécologie-obstétrique de l'Université de Genève, il a acquis sa formation psychanalytique à New York et à Genève.

Fondateur en 1963 de la micropsychanalyse (analyse en quelque sorte passée au microscope), il est président d'honneur de la Société Internationale de Micropsychanalyse.

Appelé sur tous les continents, il conduit des analyses en français, anglais, allemand, italien.

Il est l'auteur de:

- **J'ai peur, Docteur**, Flammarion, Paris, 1953
- **Le fou est normal**, Flammarion, Paris, 1956
- **Contre le mariage**, Flammarion, Paris, 1970
- **L'homme en micropsychanalyse**, Denoël, Paris, 1988 (rééd.)
- **Psychanalyse pour tous**, cassettes stéréo, Studio M, Couvet, 1981
- **Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse**, Buchet-Chastel, Paris, 1983
- **Après avoir...**, Buchet-Chastel, Paris, 1984
- **Jusqu'où aimer ses enfants ?** Buchet-Chastel, Paris, 1985
- **Confidences d'une Japonaise frigide**, Buchet-Chastel, Paris, 1986

Ses ouvrages sont traduits en anglais, italien, allemand, espagnol, néerlandais et japonais.

Son oeuvre fait l'objet de travaux dans différentes universités, d'émissions à la radio et à la télévision, tant en Europe qu'en Amérique.

L'INEVITABLE AGRESSIVITE

L'exposé que je vais faire sur «l'inévitable agressivité» se divise en trois parties:

- Dans la première, je ne ferai que dire quelques mots concernant la micropsychanalyse, pour essayer de démontrer le cheminement par lequel j'en suis arrivé à appréhender l'agressivité comme je l'ai fait.
- Dans la deuxième, je donnerai quelques exemples connus et d'autres, peut-être moins connus, d'agressivité.
- Et dans la troisième, je dirai ce qu'est l'agressivité en micropsychanalyse et pourquoi elle est inévitable.

PREMIERE PARTIE

Voici donc quelques mots concernant la micropsychanalyse, cette psychanalyse faite au microscope.

Au point de vue théorique, alors que la psychanalyse freudienne est l'étude du psychisme, en particulier de l'inconscient, la micropsychanalyse est l'étude du psychisme dépassant l'inconscient et, comme on le verra dans la troisième partie, appréhendant l'homme jusque dans son contexte énergétique et son vide constitutif.

Au point de vue pratique, une séance de micropsychanalyse dure trois heures ou plus, non-stop. Elle n'est dérangée par rien, ni par téléphone, ni par secrétaire et même pas, par exemple, par le tic-tac d'une horloge comme je l'ai vu et entendu à la télévision. Et cette longue séance a lieu chaque jour ou au moins cinq fois par semaine, indépendamment de Noël, Nouvel An, Pâques, indépendamment de deuil, anniversaire ou autre. En outre, nous passons notre temps en dehors des séances avec les analysés qui le désirent. Je dis «nous» en pensant à mes confrères praticiens, hommes et femmes, médecins ou non, membres de la Société Internationale de Micropsychanalyse.

Nous introduisons à l'un ou l'autre moment du travail ce que nous appelons des appoints techniques.

Par exemple, nous demandons à l'analysé en séance d'examiner les photographies prises tout au long de sa vie, les photos personnelles, familiales, les photos de sa petite enfance, du temps de son école primaire, enfin toutes les photographies possibles. Pour cela, il s'assied à une table et, dans un premier temps, il fait, à l'oeil nu, la description minutieuse d'une photo, puis il continue de l'examiner à l'aide de loupes électriques de grossissements différents. Il retourne alors sur son divan et se laisse aller à ses libres associations au sujet de la photo qu'il vient d'étudier. C'est souvent un coup de tonnerre: la photographie n'est pas du tout celle qu'il avait toujours vue! Cette mère qu'il croyait si aimante, dont il ne comprenait pas pourquoi elle lui inspirait tant d'agressivité, il vient de la découvrir: elle lui donne le biberon. Elle paraît le tenir amoureusement contre elle. Mais au fur et à mesure que les loupes dévoilent des détails, l'analysé s'aperçoit que le regard de sa mère passe à côté de son enfant qui ne l'intéresse pas, le bébé essaie de tourner la tête pour trouver la tétine du biberon qui arrive sur sa joue. Bref, la mère n'est pas avec son enfant. C'est ce que nous appelons «la fausse présence», c'est-à-dire l'attitude agressivement absente, en général inconsciente, de la mère pour son nourrisson, camouflant sa rivalité égoïste et jalouse. Ce comportement maternel risque d'entraîner un déséquilibre chez l'enfant. Et c'est principalement par les photographies que l'analysé peut en prendre conscience.

A part les photographies, l'analysé étudie la correspondance de sa vie personnelle et professionnelle, tout ce qu'il a retrouvé des lettres, cartes postales, télégrammes qu'il a reçus ainsi que ce que lui-même a écrit et qu'il a pu récupérer pour la durée du travail analytique. J'aimerais à ce sujet vous donner un exemple: après avoir repris l'affaire de son père, qui paraissait florissante et solide, et l'avoir conduite à la faillite, un chef d'entreprise est venu en micropsychanalyse. Parmi sa correspondance, il a étudié un contrat. Et après l'avoir lu, relu sur le divan, fragments par fragments, en se laissant aller à ses associations libres, l'analysé a réalisé qu'il avait inconsciemment tout fait pour que l'entreprise paternelle soit acculée à la faillite, et cela, par agressivité destructrice à l'égard de son père.

Et puis, on demande à l'analysé de faire les dessins des lieux où il a vécu depuis son enfance et de les apporter en séance. Il dessine, au moins dans les grandes lignes, le quartier où il habite et le cas échéant ceux où il a habité et avec qui. Il dresse les plans détaillés des appartements ou des maisons qu'il a successivement occupés avec chaque pièce, chaque chambre, en y incluant les meubles qu'elles contenaient ou contiennent. Et non seulement il vient avec ses dessins, mais également avec ses brouillons. Là aussi les découvertes peuvent être extraordinaires. Une analysée quelque peu snob, et qui répugnait à reconnaître son origine modeste, finit par découvrir, en faisant ses plans, que lorsqu'elle est née, la chambre qu'habitaient ses parents était exigüe au point de ne pouvoir y mettre un berceau en plus du lit conjugal. Et cette femme de comprendre qu'elle a passé les premières années de sa vie bousculée au milieu des ébats de ses parents âgés d'une vingtaine d'années et dont le père était alcoolique. Cette découverte lui a permis une

prise de conscience quant à sa violente et - pour elle - incompréhensible agressivité à l'égard des petits enfants sur lesquels elle se vengeait de ses propres expériences infantiles traumatisantes.

L'analysé établit encore son arbre généalogique, qu'il puisse remonter jusqu'à une ou deux générations ou beaucoup plus loin. Cela est toujours passionnant et riche d'enseignements quant aux comportements et traits de caractère qu'il peut retrouver de ses ancêtres et qu'il reconnaît en lui-même et en d'autres membres de sa famille.

Voilà quelques uns des appoints techniques que nous avons innovés. Comme me le disait un analysé: «sur le chemin de ma vie, nous n'avons pas laissé une pierre sans la retourner, sans l'examiner, la humer, l'étudier sous chacun de ses aspects.»

C'est cet approfondissement considérable du champ d'investigation psychique qui aide l'analysé à aller au delà de son inconscient, et, pour ce qui nous intéresse ici, à démonter le mécanisme de son agressivité en général jusque dans ses racines les plus primaires.

Car il faut essayer de se représenter ce que cela signifie: une personne est allongée sur un divan - pendant plusieurs heures, je le répète - et elle suit la règle fondamentale: c'est-à-dire qu'elle exprime en associations libres et sans rien camoufler tout ce qui lui passe par la tête et tout ce qu'elle ressent. On se rend aisément compte qu'après quelque temps cette personne aura l'impression d'avoir tout dit. Mais le micropsychanalyste assis dans son coin ne se manifeste pas et la séance se poursuit. L'analysé va se taire pendant un moment. Et voici qu'il reprend de lui-même un fragment de ce qu'il vient de dire, le développe de plus en plus en détail. Mais il finit par se trouver à nouveau sans parler. Dans la chambre de séance, c'est le silence. Et l'analysé de se sentir, au moins passagèrement, esseulé, vidé, vide.

A propos, les micropsychanalystes praticiens ont dû passer par là eux-mêmes et avoir surmonté bien d'autres difficultés.

DEUXIEME PARTIE

On sait que l'agressivité existe en tout ce qui vit. Seules ses modalités d'expression varient. Chez l'être humain, on la retrouve dans sa vie quotidienne, dans ses rêves, ses cauchemars, ses contes de fée, ses mythologies, ses livres sacrés de toutes les religions...

Ne devrais-je pas dire tout d'abord, du point de vue anecdotique, un mot de l'incompatibilité dans la vie quotidienne des hommes? Il n'est, en effet, que de s'imaginer autour de notre tête, comme dans les bandes dessinées, une sorte de bulle où l'on pourrait lire ce que l'on pense l'un de l'autre, que ce soit en famille, ou entre amis ou entre chers confrères. N'est-il pas probable qu'il n'y aurait plus beaucoup d'être humains sur terre?

La quantité d'exemples d'agressivité dépasse l'imagination. Et d'abord, est-ce que l'homme tue pour la sauvegarde de son territoire, de sa nourriture? Mais alors, pourquoi, quand on regarde autour de soi, voit-on tant d'êtres humains vivre dans la méchanceté, la médisance, la calomnie? On n'attache en général pas assez d'importance à ce genre d'agressivité-là. N'oublions pas qu'elle est le liant entre ce que l'on pourrait appeler l'agressivité plus ou moins bénigne et l'agressivité maligne. Et quand on allume la télévision, les voilà, ces êtres humains, qui s'injurient, qui se tuent sur les stades de sport. On change de chaîne, ils se mitraillent, se détruisent aux lance-flammes. On zape et on tombe sur une femme de la police, paraît-il, en train de tuer à coups de révolver les gansters, comme on dit. En un mot on tue tout ou presque, et sur la chaîne suivante, tout beau que l'on ne nous montre pas pour la centième fois Hiroshima, Auschwitz... Vraiment, il y a des soirs comme ça!

Maintenant, passons de la télévision à la réalité. Pendant la durée de cette conférence, 5000 femmes seront violées de par le monde. En France, par exemple, indépendamment du milieu social, deux millions de femmes sont battues par leur mari. Un meurtre y est commis toutes les cinq heures. Tous les jours, deux enfants de moins de six ans y sont torturés à mort par leurs parents, et cela à nouveau indépendamment du milieu social. Chaque année dans le monde, dix millions d'enfants sont estropiés à vie par leurs parents. Chaque année dans le monde, dix millions d'enfants sont vendus par leurs parents pour le travail dans les mines, l'agriculture, pour la prostitution... Et cent millions d'enfants errent dans le monde, abandonnés purement et simplement par leurs parents. Cela fait décidément beaucoup, beaucoup d'enfants...

C'est loin d'être tout: soumis aux querelles de ménage entre leur papa et leur maman, des centaines de millions d'enfants perdent le nord. Leurs parents le savent ou tout au moins s'en doutent et continuent de se quereller. Cette agressivité-là n'est donc pas uniquement entre les parents mais elle est aussi et pernicieusement dirigée par les parents contre leurs enfants.

En France, également, sur cent jeunes entre quinze et vingt-quatre ans qui meurent, treize se sont suicidés (contre sept en 1973). En Suisse, sur cent jeunes gens qui meurent à cet âge-là, dix-sept se sont suicidés. C'est le taux le plus élevé d'Europe, et l'un des plus élevés du monde, devançant les Etats-Unis et le Japon. Or on sait qu'il s'agit là d'agressivité retournée contre soi-même.

C'est que l'agressivité est partout. De sorte que l'on a juste la force de réagir quand on lit dans le dernier rapport d'Amnesty International que pour caractériser ce qui se passe dans le monde aujourd'hui, en fait de tortures, assassinats, enlèvements, je cite: «le tout se résume par un seul mot: affreux». Et on a encore juste la force de réagir lorsque l'on apprend que les pires tortionnaires sont des médecins et des avocats. Comme le reconnaissait un ami: «comment ne pas nous avouer plus ou moins secrètement notre déception quand on nous montre, comme récemment en Roumanie, quelques cadavres alors que pendant des jours on nous en avait promis 6000 dans un charnier?» A titre anecdotique, faut-il encore rappeler l'assiduité avec laquelle une partie du monde a suivi en direct pendant des jours à la télévision - il fallait donc y prendre un certain plaisir - la lente agonie de cette petite Colombienne bloquée dans l'eau à la suite d'une catastrophe?

Depuis qu'il existe, uniquement dans ses guerres, l'homme a tué cinq milliards d'hommes. Il faut se représenter cela: toute la population de la terre d'aujourd'hui tuée par l'homme. Entre parenthèses, il est temps d'abandonner la fable des marchands de canons. Ce sont bel et bien les hommes, des ouvriers aux scientifiques, qui directement ou indirectement font les canons, travaillent avec assiduité et d'un seul coeur, sans que l'on ait besoin de les y forcer.

L'agressivité peut être plus insidieuse, plus perfide. Il y a quelques temps, Suzan George, économiste internationalement connue, parlait à la télévision des stratégues de la faim. Elle expliquait comment, par la force des multinationales, du système bancaire international et même sous le couvert d'institutions humanitaires, les pays de l'Occident parviennent à imposer le pillage de pays entiers et à les asservir. On organise la famine, on organise la dépendance économique et cela se fait, ici ou là, avec la coopération des classes dirigeantes des pays exploités, et pour leur bénéfice à elles aussi, par millions et milliards de dollars...

Les instigateurs de cet état de fait, Suzan George les appelle donc les stratégues de la faim. Or ce sont ces mêmes organisations et pouvoirs nationaux et internationaux qui entretiennent la pauvreté dans presque tous les pays du monde. Il faut bien sûr, à ces stratégues de la faim et de la pauvreté, ajouter les stratégues de l'ignorance.

On pouvait, jusqu'à il y a peu de temps, aisément convaincre l'être humain que ce qu'on lui apprenait localement était ce qu'il y avait de mieux, mais on en est arrivé à l'époque où il pressent l'insuffisance de ce qu'on lui dit, où il a accès, surtout par les media, à une connaissance globale.

Or, et c'est là peut-être la forme d'agressivité la plus pernicieuse, les stratèges de l'ignorance, qu'ils soient politiques, idéologiques ou religieux, refusent de lui expliquer ce qui est en train de se passer: personne ne saura jamais exactement ce qui s'est dit et fait, par exemple au cours d'un tête-à-tête Busch-Gorbatchev bien qu'ils engagent l'un et l'autre la destinée de leur pays. Il est vrai qu'il s'agit de politique et d'idéologie générale.

En revanche, je reçois de plus en plus de personnes que des questions, qui pourraient paraître anodines, sur ce qui se passe au point de vue religieux, désorientent complètement car, là, leur inconscient est intimement et individuellement touché.

En effet, aujourd'hui, comment s'y retrouver? Lorsqu'on voit par exemple, à la télévision, un film qui montre, l'un à la suite de l'autre, des pèlerinages de millions de personnes à Rome, des pèlerinages de millions de personnes à la Mecque, des pèlerinages de millions de personnes à Bénarès, chaque pèlerinage avec ses centaines de miracles, ses milliers de fous de Dieu opposés aux milliers de suppôts du diable des autres pèlerinages, comment s'y retrouver?

Une analysée me confiait: «si on connaît le phénomène des stigmates chez les catholiques, que faire des stigmates chez les Soufis musulmans? Pourquoi est-ce que personne ne nous explique cela?»

Un autre s'interrogeait: «si Gandhi proclamait "je suis hindou, je suis musulman, je suis juif, je suis chrétien", qui a raison? Finalement pourquoi ma propre religion serait-elle la seule vraie et qui me le fera comprendre?»

Pourtant, force est de nous demander si les stratèges de l'ignorance ne sont pas nécessaires. Car force nous est aussi de comprendre que personne n'a jamais pu et ne pourra jamais, malgré tous les essais, prouver à l'humanité entière la supériorité de sa race, de son idéologie, de sa religion, cela précisément expliquant au moins en partie la jungle et le marasme dans lesquels nous nous trouvons. Et changeraient-ils, ces stratèges, leur manière de faire dans l'espoir de rendre service à l'être humain, que cela créerait, pour le moment en tout cas, une situation mondiale catastrophique et provoquerait des foyers d'agressivité bien plus effroyables que ceux que l'on a connus. En un mot, les stratèges de l'ignorance savent que la perestroïka et la glasnost religieuses seraient infiniment plus dangereuses que celles politiques et idéologiques.

**

Comme pour compenser les destructions massives engendrées par toutes les formes d'agressivité que nous avons vues, la nature a, dans sa magnanimité et son formidable élan d'agressivité vitale, été prête, jusqu'à maintenant, à pallier un déficit possible en êtres humains. En tout cas, pour ce qu'il en est de nos jours, à chaque seconde dans le monde, 5000 hommes éjaculent ensemble.

C'est en parlant de cette folle prodigalité de la nature que l'Abbé Pierre me disait: «Ben tu vois, guerre atomique ou autre, il y aura toujours un gamin et une gamine pour tout recommencer».

Et pour cela, il faudra encore de l'agressivité: entre autres ce que j'appelle «l'agressivité clandestine» (qui pourrait être la plus effroyable, ou la plus amusante) et qui réside en ceci: si l'acte d'amour entre deux êtres humains est réussi, au moment de l'orgasme chacun jouit de son côté, pour lui, pour lui seul, pour elle, pour elle seule, démontrant l'interchangeabilité du partenaire et allant jusqu'à lui enlever toute valeur individuelle.

Malgré cette interchangeabilité qui pourrait être décevante, en général, la femme n'aime pas ne pas être pénétrée - avec ce que ce mot «pénétrée» contient d'agressivité. Et quand elle a été prise, si elle est en période d'ovulation, son ovule à son tour peut être pris par le spermatozoïde dans le sens de ce que ce mot «pris» contient d'agressivité. Il se pourrait d'ailleurs que les spasmes de la femme en orgasme rappellent le fameux frisson électrique de l'ovule pénétré par le spermatozoïde.

Il s'agit, là, du type de base de l'agressivité constructrice. Il n'est que de se rendre compte de ce qui concerne la guerre utérine: l'oeuf humain, au septième jour, pénètre la muqueuse utérine de sa mère, baigne dans son sang et s'en nourrit, tandis qu'elle essaie de cicatriser la plaie qu'il lui a faite. C'est un exemple de ce que l'agressivité est à la fois de destruction et de conservation, entendue ici comme conservation de l'espèce. La mère, à son tour, peut se défendre agressivement et faire un rejet spontané de l'embryon, ou le manifester symboliquement par nausées et vomissements. Combien d'analyses en séance n'ont-ils pas mentionné le conte de Grimm Jeannot et Margot que vous connaissez certainement tous: les deux enfants, abandonnés par leurs parents, trouvent refuge dans une chaumière en pain d'épice habitée par une sorcière. Ils commencent par dévorer une partie de la maison pour subsister. Mais de son côté, la sorcière veut manger les enfants. Et les analysés, avant de comprendre la signification ultime de ce conte, s'étonnent en général que Jeannot et Margot veuillent se nourrir de la maison qui les abrite, au risque de la détruire et d'être détruits eux-mêmes. C'est là une mise en image de la vie utérine telle que je viens de la décrire!

J'ajouterai que je n'ai pas connu de femme enceinte qui se soit privée de plaisir sexuel par égard pour l'enfant qu'elle porte. Je n'ai pas davantage connu de femme toxicomane qui se soit privée de drogue pendant sa grossesse alors qu'elle savait que cela nuirait à son enfant. Et combien de femmes séro-positives du sida n'hésitent pas à faire un enfant sachant qu'elles lui transmettent un risque de mort? Par conséquent, et pour bien d'autres raisons, je parle de guerre utérine.

Après cette guerre utérine, quand l'enfant vient au monde, la guerre infantile commence, avec tout ce qu'elle comporte d'agressivité entre parents et enfants.

D'abord le stade oral (de la naissance à environ un an) où le plaisir de têter, de sucer s'accompagne du désir destructif d'incorporation, c'est-à-dire d'aspirer, de vider la mère pour s'en nourrir, avec, lors de l'apparition des dents, une activité de morsure. On appelle cette agressivité le sadisme oral. De leur côté, soit dit en passant, même si les mamans savent que les bébés allaités feront plus tard moins de cancers, la majorité d'entre elles, en Occident en tout cas, ne nourrissent plus leur bébé au sein. La réactivation de ce stade sadique-oral se voit dans certains comportements adultes (boulimie, anorexie) ou encore là où la parole sert de moyen d'expression, notamment dans la critique, les cris et injures, de même dans certaines professions qui permettent une libération de l'agressivité orale, telle que celle de tribuns, avocats, politiciens...

L'enfant de un à trois ans passe ensuite par le stade anal, où il polarise son agressivité et sa sexualité sur ses selles qu'il peut évacuer amoureusement ou retenir agressivement: j'ai vu récemment une petite fille qui, à six mois, ayant assisté à une violente querelle entre ses parents, s'est vengée en refusant d'aller à la selle pendant un mois. Cette activité de don et de refus, rendue possible par le contrôle de la musculature sphinctérienne, est le fondement de toutes les relations sociales et notamment de la relation d'argent.

L'enfant en arrive ensuite au stade oedipien, qui est la période de trois à cinq ans au cours de laquelle il veut s'unir au parent du sexe opposé et, plus ou moins consciemment et souvent par flash, liquider, tuer le parent du même sexe. C'est ce que l'on appelle Oedipe positif. Combien de mamans n'ont-elles pas entendu leurs petits garçons leur demander quel âge ils auraient quand leur papa serait mort pour pouvoir se marier avec elle! Cela, au contraire de ce que l'on a toujours tendance à penser, est très loin d'être une plaisanterie.

Il se peut aussi que l'enfant veuille s'unir au parent du même sexe et, plus ou moins consciemment, liquider le parent du sexe opposé; c'est ce que l'on appelle Oedipe négatif. Dans la réalité, il y a le plus souvent une oscillation entre les deux et cela donne lieu à l'Oedipe complet.

Que je regrette de résumer ainsi notre formidable épopée oedipienne, épopée nécessaire pour essayer d'aguerrir l'enfant aux réalités de la vie quotidienne! Mais je me dois au moins de souligner qu'Oedipe nous habite de notre conception à notre mort. Cet horrible sentiment de jalousie que connaît tout amoureux en est une réminiscence. Et l'adulte devrait savoir que lorsqu'il se querelle avec son conjoint, cela a peu à voir avec lui ou elle mais qu'il s'agit de réactivations de son agressivité infantile. Car que ce soit bien clair: durant la période utérine et infantile, le fœtus puis l'enfant, parallèlement aux guerres dont j'ai parlé, a connu un tel besoin de fusion avec sa mère, un tel besoin d'amour de ses parents, que, quoi que ceux-ci fassent, il ne peut jamais être assouvi. Et comme tout besoin inassouvi, il entraîne insatisfaction, rancune, désir de vengeance, contre n'importe quel substitut.

Ce qui s'est passé pendant la guerre utérine et pendant la guerre infantile est refoulé; l'adulte n'y pense plus consciemment. Mais là aussi j'aimerais préciser que l'agressivité en général inconsciente que l'adulte éprouve à l'égard de l'un ou de l'autre parent n'est pas le plus souvent dirigée contre son père ou sa mère en chair et en os, mais contre l'image qu'il s'en est forgée dans sa première enfance. Les analyses font l'expérience de combien il est laborieux de retrouver tout cela et découvrent, à l'aide de la technique dont j'ai parlé, que la micropsychanalyse est loin d'être de la théorie!

Après sa guerre utérine et sa guerre infantile, l'homme commence sa guerre adulte. C'est-à-dire que, selon son terrain, défini comme l'ensemble de ses facteurs constitutionnels héréditaires ou acquis, il actualise toute cette agressivité refoulée en se choisissant, comme nous venons de le voir et selon la prédominance de la fixation à l'un ou l'autre de ses stades, en se choisissant, donc, des boucs émissaires pour se quereller et pour tuer, lui-même ou autrui. Et pour tuer collectivement sous le couvert, pour lui ou pour son groupe, d'un idéal. Ou plutôt d'un pseudo-idéal si vous vous souvenez de ces cinq milliards d'hommes tués en guerre par l'homme. Ils ont été tués pour des raisons historiques, péremptoires, irréfutables? Sauf que plus personne ne connaît ces raisons et, les connaîtrait-on, que tout le monde s'en moquerait éperdument.

Fondamentalement, l'agressivité est donc inhérente à la vie. Et que des hommes battent ou violent des femmes, que des parents torturent à mort, estropient à vie ou vendent leur enfant, que l'on condamne le monde à la pauvreté, à l'ignorance, nous allons essayer de voir pourquoi et comment cela a toujours existé, existe et existera et pourquoi tuer a été partout la constante de toute civilisation.

TROISIEME PARTIE

Je vais en effet essayer, dans cette troisième partie, de démontrer précisément pourquoi et comment tout cela se fait.

Nous nous souvenons, je l'ai dit au début, que, sur son divan, l'analysé en longues séances en arrive à se décortiquer, à se disséquer, à faire sa propre autopsie psychique, et qu'il se sent, tout au moins au contact de ses premières découvertes existentielles, profondément esseulé, vidé, vide.

Quand l'analysé prend tel ou tel contenu conscient, qu'il le décompose petit à petit en un certain nombre de contenus préconscients, qu'il les décompose encore en contenus inconscients, il s'aperçoit, s'il poursuit cette surdétermination, que ces contenus inconscients se résolvent à leur tour, en un certain nombre d'essais dans le vide. Que je m'arrête par conséquent quelque peu à ces deux concepts, essai et vide.

On trouve cette notion d'essai, si on y prend garde, à tous les niveaux. Richard Moreau parle de l'apparition de l'homme sur terre après «un milliard d'années d'essais».

C'est très orgueilleux de dire que l'on fait quelque chose. On essaie. Je vais essayer d'expliquer la relation entre le vide et l'agressivité. Vous allez essayer, les uns volontiers, les autres pas du tout, de me suivre. Il y a en effet de nombreux points dans mon exposé qui, au premier abord, sont inadmissibles pour certains. Entre autres, comment accepter l'idée que l'homme passe son temps à essayer, à essayer finalement n'importe quoi, comme l'animal, le végétal ou le minéral, et comme l'étoile et l'électron?

Je me souviens quant à moi du plaisir que j'ai vu sur le visage de Picasso quand je lui ai dit que l'art est une féerie d'essais en espérance d'éternité. Il m'a fait lui redire cette définition de l'art et nous avons évoqué les grands artistes de l'histoire répétant: «j'ai passé ma vie à essayer».

Donc, quand l'analysé surdétermine ses essais les uns après les autres, c'est-à-dire est pris dans le processus de leur démultiplication, il prend conscience que ceux-ci finissent par se perdre dans le vide, et que finalement ce qu'il est et ce qu'il fait n'est globalement qu'un essai.

Le rôle créateur du vide n'est pas un concept nouveau. Il est connu en Orient depuis des millénaires. Que le vide soit constitutif de tout est par contre beaucoup moins évident pour la plupart. Si je l'enseigne depuis trente ans, en ai-je entendu des incrédules et des moqueurs du genre: «alors, ce vide, ça va toujours?» Aujourd'hui, tout à coup, le vide court les rues, et des savants occidentaux comme Sheldrake, Capra, Hawking, Thuan, Heidmann répètent que tout est vide. Mais si, dans des essais encore bien timides, ils admettent, tels Thuan, que sous l'oeil du microscope une statue de Rodin par exemple n'est, je cite: «qu'un vide presque total troublé seulement par les vibrations des électrons, des protons et des neutrons», aucun d'eux, à ma connaissance, ne s'est encore mis lui-même sous ce même microscope, comme s'ils répugnaient tous - inconsciemment bien sûr - à s'avouer que si tout est fait de vide, c'est y compris eux-mêmes, l'homme, la femme, l'enfant, le vieillard, vous, moi.

Je sais qu'il est très difficile de concevoir cela et je connais l'angoisse que le vide inspire à l'homme. Aussi, pour aider à se représenter que le vide remplit chaque partie de notre corps, chacune de nos cellules, j'ai pris l'habitude, quand je fais un exposé à ce sujet, d'en donner quelques exemples imagés:

- 1) Le volume d'un atome est vide, et nous sommes faits d'atomes...
- 2) Cent milliards d'êtres humains ont vécu sur terre avant nous. Qu'en reste-t-il? Sous quelle forme? Où?
- 3) Nous qui sommes réunis ici, tout à l'heure (je dis «tout à l'heure» car le temps est une invention de l'homme. Dans le cosmos, il est toujours 0 heure et nous faisons partie de ce cosmos), nous ici ensemble, nous ne couvrirons pas le fond d'un dé à coudre. Et avec les cinq milliards d'habitants que nous sommes sur terre, et les mille milliards d'animaux et de fleurs et d'arbres, nous ne le couvrirons pas davantage, le fond de ce dé à coudre.

D'une part Thuan écrivait il y a quelques années, je cite: «tout est venu d'un milliard de milliard de milliard de milliard de fois plus petit que le noyau d'un atome», d'autre part, en 1989, au congrès de la Société Américaine d'Astronomie, l'astrophysicien Alan Guth disait, je cite: «tout dans notre univers pourrait être venu d'une bulle subatomique». C'est, je le souligne, le modèle du bubbling que j'ai proposé dans mon livre L'homme en micropsychanalyse que Denoël a eu le courage de publier en 1981. Voilà, entre autre, ce qui m'incite à dire que nous entrons, et pour la première fois, dans une civilisation à double caractéristique: ce sera la civilisation du vide et elle sera planétaire.

Il a bien fallu, il y a peu de temps, depuis Galilée si l'on veut, nous abaisser et condescendre à admettre que la terre n'est pas plate, qu'elle n'est pas le centre de l'univers, qu'elle n'est le centre de rien du tout, qu'elle n'est qu'une manifestation comme une autre du cosmos. Il a bien fallu,

depuis Darwin, nous abaisser et condescendre à admettre que l'homme n'est pas une apparition spéciale, lui non plus, mais qu'il est le résultat d'une filiation du monde animal. Quelle humiliation!

Pour mon compte, après des milliers d'heures à l'écoute de mes analysés, de tout âge, de toute race, pendant quarante ans, du matin au soir, j'en suis venu à penser que l'être humain premièrement ne vient pas du vide pour retourner au vide, mais qu'il est fait de vide, deuxièmement qu'il n'est pas d'origine terrestre, ni humaine ni animale, mais troisièmement qu'il est d'origine énergétique.

Et c'est cette origine non humaine de l'être humain qui:

- explique pourquoi il ne peut pas vivre ce que l'on appelle «humainement»,
- explique le pourquoi de ce qui lui est arrivé,
- l'avertit de ce qui lui arrivera,
- l'informe de ce que, peut-être, son intelligence n'est pas intelligente.

Pour en revenir à l'agressivité proprement dite, et en schématisant:

Il y a le vide
continuum infini
parsemé de paquets énergétiques
eux-mêmes essentiellement faits de vide

Or le vide et l'énergie sont incompatibles, ne serait-ce que parce que le vide est continu, et l'énergie discontinue. Notre inextricable articulation vient donc de ce que le vide-énergie dont nous sommes faits est notre complémentarité primaire et, en même temps, notre primaire incompatibilité. Cette incompatibilité vide-énergie fait que l'énergie échappe au vide en se structurant par collisions et assemblages successifs de particules de plus en plus complexes, puis d'essais. Ainsi, c'est à partir des chocs entre ces granules énergétiques, à partir de cette agressivité originaire sans connaissance du bien et du mal que l'énergie forme toute chose, y compris nous-mêmes, nos cellules, nos pensées, nos actions. Voilà pourquoi faire le mal n'est pas mal par nature.

RESUME

L'agressivité originaire inconsciente potentialisée par l'inconsciente terreur qu'inspire le vide, exacerbée par l'inconsciente exigence de vengeance d'origine utéro-infantile, particulièrement oedipienne, explique à la fois l'agressivité de la vie quotidienne et les massacres et les hauts faits de l'Histoire humaine.

Oui, les hauts faits, car les adultes peuvent, comme nous le savons tous, sublimer, c'est-à-dire valoriser socialement leur énergie agressive et devenir de bons étudiants, de bons ouvriers, des employés modèles. Et quand la sublimation est sublime, ils peuvent devenir Shakespeare, Lao Tseu, Mozart, et les architectes mystiques qui ont fait les cathédrales héroïques, les glorieuses mosquées et les fabuleuses pyramides. Et on a, aujourd'hui, nos savants et nos ingénieurs pour que l'on puisse enfin aller dans le cosmos selon notre quête et volonté inlassables de retrouver, là d'où l'on vient, ce dont on est fait.

Maintenant que j'ai essayé de démontrer ce qu'est l'agressivité, d'où elle vient et pourquoi elle est inévitable, maintenant que nous l'avons ensemble dépiquée, en ce que l'on appelle communément constructrice et destructrice, avec les indissociables essais merveilleux et moins merveilleux, grandioses et barbares qui se préparent, nous n'avons encore rien vu. On ne peut appeler que prodiges inouïs ce qui va se faire sur terre et dans le cosmos par l'inévitable agressivité humaine.



CH-2000 Neuchâtel (Suisse),

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

FACULTÉ DES LETTRES

SÉMINAIRE DES SCIENCES

DE L'ÉDUCATION

Quai Robert-Comtesse 2

CH-2000 NEUCHÂTEL

Tél. (038) 21 31 81

«VOUS AVEZ DIT...
P E D A G O G I E»

Les titres de la publication interne du
Séminaire des Sciences de l'éducation

(1) P. Marc, J.-M. Chappuis & Ph.R. Rovero, Echecs des uns, inéchecs des autres: de la re-connaissance dans le puzzle scolaire des attentes, avril 1982, 36 p.

(*)

(2) M. Schmidt, Inégalités sociales et culturelles; étude statistique de l'épreuve d'évaluation au cycle d'orientation en 1981 dans le canton de Fribourg, juin 1982, 30 p.

(3) Ph.R. Rovero, Influence des pratiques éducatives et langagières de familles migrantes sur les performances linguistiques de leurs enfants, octobre 1982, 36 p.

(4) P. Marc, Du savoir ou du maître: lequel définit l'élève? janvier 1983, 17 p.

(*)

(5) J.-M. Chappuis & P. Marc, De l'hétérogénéité des jugements fournis par les maîtres, ou de l'importance singulière de la personnalité de l'enseignant, novembre 1983, 67 p.

(6) V. Massard, J.-M. Chappuis & P. Marc, Des perceptions des fonctions de l'Ecole par les enseignants, avril 1984, 27 p.

(7) P. Marc, Ecole et psychanalyse, points de vue d'un enseignant, mars 1985, 65 p.

(8) P. Favre, P. Kernen, P. Marc, V. Massard, M. Nicolet, Ph.R. Rovero et M. Schmidt, Le tronc commun au degré 6, juin 1985, 50 p.

(9) P. Marc (coll. D. Gabus, Ph.R. Rovero & M. Schmidt), La connaissance et/ou la personne: une réflexion sur la pédagogie universitaire, janvier 1986, 29 p.

- (10) S. Roller, Vous avez dit... pédagogie? Oui, pédagogie, juin 1986, 50 p. Outre le texte de la conférence faite par S. Roller à Neuchâtel le 6-2-1986, on trouve dans cette plaquette sa bibliographie complète.
- (11) M. Bosserdet, W. Perret, G. Richard et P. Marc, L'école nouvelle des Terreaux (Neuchâtel, 1929-1939), février 1987, 103 p.
- (12) Ph.R. Rovero (coll. P. Marc), Choisir une école alternative en Suisse romande, juin 1987, 40 p.
- (13) P. Marc, Regroupement d'écrits sur les attentes en éducation, janvier 1988, 77 p.
(**)(***)
- (14) F. Jaques-Mazauric et P. Marc, Le droit de l'enfant sourd-muet au geste et à la parole: une décision d'adultes entendants, septembre 1988, 40 p.
(**)
- (15) P. Marc (coll. N. Doffey, Ch. Braun, I. Opan & G. Siegenthaler), Quelques réflexions à l'issue d'une première année de fonctionnement du nouveau tronc commun (Neuchâtel, 1987-1988), septembre 1988, 77 p.
- (16) J. Paeder, SOS Dépistage difficultés scolaires, décembre 1988, 38 p.
(**)
- (17) Extraits du Dictionnaire de pédagogie de F. Buisson (1878-1887), ou «L'échec et la réussite scolaires il y a un siècle? Une hérédité toute-puissante mais une pédagogie normée», novembre 1989, 77 p.

* Articles intégrés dans Autour de la notion pédagogique d'attente, Peter Lang, Berne, 1984.

** Articles intégrés, en totalité ou en partie, dans La différence à fleur de peau, Delval, Fribourg, 1989.

*** L'un des articles du recueil est en partie intégré dans De la bouche à l'oreille, Delval, Fribourg, 1987.